

dissolution béate des groupes mao-spontex. Ce qui rend possible (et nécessaire) cette insertion, c'est la disponibilité du mouvement petit-bourgeois pour les luttes politiques anti-capitalistes (luttes anti-impérialistes, anti-répressives, soutien aux luttes ouvrières etc...). Ce qui donne à cette insertion son caractère conflictuel, c'est la nature politique petite-bourgeoise de ce mouvement, qui impose aux M.R. une lutte politique constante contre le gauchisme spontané ou organisé qu'il engendre.

4— La contradiction de notre tactique

Dès lors on comprend aisément la contradiction fondamentale de notre tactique : si notre tactique de construction du parti implique notre présence à la périphérie et au centre, notre présence dans les secteurs périphériques ne saurait être symbolique ou figurative : elle doit être suffisamment fournie pour nous permettre de combattre efficacement les orientations spontanées ou sectaires du mouvement p.b.

La tactique de construction du parti de la périphérie vers le centre implique que nous luttons pour l'hégémonie politique sur le mouvement de la p.b. radic. Or en raison du « retard » de l'avant-garde M.R. sur l'essor du mouvement de masse, de la faiblesse de son implantation ouvrière, la conquête de cette hégémonie (au sens strict du terme : conquête de sa direction politique permanente, institutionnalisée, reconnue) est nationalement impossible. Seul un parti ouvrier révolutionnaire, dirigeant des secteurs-clés de la classe et investissant dans la jeunesse intellectuelle des cadres nombreux, disposerait des moyens d'exercer cette hégémonie. Car seul un tel parti peut pratiquement assigner au mouvement de la p.b. la place qui lui revient dans les luttes et s'imposer ainsi comme sa direction.

Notre contradiction s'énonce donc — caricaturalement — comme suit : l'hégémonie à la périphérie conditionne la percée au centre. Et la conquête de l'hégémonie à la périphérie suppose réalisée la percée au centre ! Cette formulation est caricaturale : s'il est impossible de conquérir l'hégémonie politique sur le mouvement de la petite bourgeoisie radicalisée, il n'est nullement impossible de conquérir l'hégémonie, au coup par coup, sur les plus importantes de ses mobilisations. Il faut se garder ici de toute attitude unilatérale : si au sein de l'extrême-gauche p.b. nous travaillons à contre-courant, des terrains d'entente (plus ou moins étendus selon les conjonctures politiques) existent, qui nous permettent d'imposer au « mouvement » nos initiatives et de l'entraîner dans la lutte sous notre direction.

Cette contradiction définit la matrice de nos problèmes et de nos difficultés au cours des 3 dernières années. Mais avant d'en tirer le bilan il faut souligner qu'elle n'a pas joué à l'état pur :

En effet, pendant toute la période écoulée on peut dire que nous maîtrisons mal l'analyse politique du mouvement de la p.b., et en conséquence, nous étions fluctuants sur la forme organisée des relations que nous devions établir avec ce mouvement.

Ceci explique que la tactique de construction du parti « de la périphérie vers le centre » a recouvert successivement des formules organisationnelles assez diverses, caractérisées chaque fois par un règlement différent de nos relations à l'extrême-gauche p.b.

On peut signaler chronologiquement au moins 4 « solutions » :

a) 1967—69 : du « bloc de Mai » au mouvement national des CA : les illusions unitaristes.

Nous constituons un bloc politique avec le mouvement gauchiste naissant (que nous avons contribué à accoucher en créant le Mouvement du 22 Mars à Nanterre). Ce bloc regroupe tous les courants qui poussent à l'épreuve de force entre le mouvement étudiant et le pouvoir (MAU (1), anarcho-communistes de Cohn-Bendit, PSU, SNESup, JCR). Il rejette sur les

bas-côtés les groupes qui s'y opposent : lambertistes, UEC, UJCml. Notre présence à la tête de ce bloc nous permet de jouer un rôle réellement dirigeant en Mai 68 (cf : le rôle du SO—JCR dans la direction des manifs étudiantes du 6 au 13 mai). Le rôle politique que nous jouons l'audience et le prestige qu'il nous confère sont sans commune mesure avec nos forces numériques réelles.

Le « bloc de Mai », rejoint par les maos repentis de l'ex UJCml, se perpétue de septembre 68 à Mars 69 dans le mouvement des Comités d'Action, cadre organisé unitaire de la p.b. radic.

A la rentrée 68—69, non seulement nous pensons qu'il est possible d'unifier sous notre hégémonie politique le mouvement de la p.b., mais encore, nous croyons que c'est chose faite, pour l'essentiel : nous avons la majorité absolue au BN des CAL ; nous construisons le mouvement des CAET (2) et des GAEI (3) ; le mouvement étudiant soutient notre ligne « Université Rouge » et la « Chartre de Grenoble » que nous avons fait voter, par l'UNEF en juin. Seule de toutes les organisations, nous avons traversé victorieusement l'épreuve de Mai : l'UEC se terre ; les lambertistes ne peuvent articuler 3 phrases en amphis ; l'UJCml a éclaté en 3 tendances qui se scindent à leur tour. Prévoyant la vague spontex, nous allons de pied ferme à sa rencontre en prenant l'initiative de la bataille idéologique (spontanéité ou organisation ? de quelle organisation avons-nous besoin ?). Nous ne nous doutons évidemment pas du raz-de-marée qui se prépare, ni de la dégénérescence politique qu'ils provoquera. Pire, nous nous méprenons complètement sur l'éclatement des maos, analysé comme un processus de déssectarisation alors qu'il est un processus de dégénérescence libertaire sous la pression de la p.b. radic.

— A ce moment la formule organisationnelle concrétisant notre tactique de construction du parti peut s'énoncer comme suit :

— à la périphérie : les cellules jeunesse scolarisée de la Ligue s'efforcent de conquérir la direction des mouvements de masse (UNEF, CAL, CAET etc...) en vue de les unifier dans un vaste Mouvement de la Jeunesse Révolutionnaire, sous hégémonie de la Ligue. Le mouvement de la Jeunesse Scolarisée constituera l'épine dorsale du futur MJR, poussant rapidement ses ramifications dans la jeunesse pré-ouvrière (CET) et ouvrière.

Ce mouvement unitaire de la jeunesse serait la force de frappe des révolutionnaires sur le terrain des luttes politiques centrales. Les cellules « adultes » de la Ligue assureraient la percée ouvrière.

En janvier 69, la situation s'est considérablement dégradée : le mouvement étudiant—lycéen est dominé par l'ultra-gauchisme mao-spontex : les divergences de fond sur l'analyse de la période qui nous opposent aux « idéologues » du mouvement gauchiste, se concrétisent en des désaccords pratiques à l'occasion de chaque mobilisation. La rupture de fait avec l'extrême-gauche étudiante intervient à propos des manifestations de rue ; nous organisons directement des manifestations semi-clandestines concurrentes aux baroufs-fiascos des spontex : (manif Reuilly contre rassemblement avorté de la gare de l'Est ; manif du 1er Mai à St Denis contre fiasco spontex à Belleville etc...) — en mars intervient la rupture ouverte, avec la scission des CA.

b) Mai—juin 69 — Mars 70 : le triomphalisme.

En Mai—juin 69, au lendemain du congrès de fondation de la LC, nous nous lançons dans la bataille des présidentielles, où le 2ème classe Alain Krivine défend les couleurs du mouvement de Mai ! Pendant 2 mois, le pays est polarisé par la compétition électorale. Nous seuls sommes en lice, développant la propagande marxiste-révolutionnaire — L'extrême-gauche dans son entier passe sous la table et commente nos faits et gestes.

(2) Comités d'action de l'enseignement technique
(3) Groupes d'action des élèves infirmières.